

→ MATHÉMATIQUES

Petits meurtres entre mathématiciens

Tefros Michaelides

Le Pommier, 2012
(288 pages, 17 euros).

Pour ceux qui n'ont pas eu la chance de se trouver à Paris lors du Second Congrès des mathématiciens (il s'est tenu en 1900...), il existe un moyen d'assister, comme s'ils y étaient, à la fameuse conférence que David Hilbert y a prononcée : lire le roman policier que propose Tefros Michaelides. Les protagonistes en sont deux mathématiciens grecs. Eux, qui étaient alors jeunes, ont assisté à cette conférence. Elle fut d'ailleurs un moment déterminant de leur vie, puisque c'est à cette occasion qu'ils firent connaissance, commençant une amitié nourrie de discussions passionnées sur les fondements des mathématiques, amitié à laquelle seule la mort put mettre fin.

Enthousiastes et éblouis devant les sommités réunies au Congrès, ces débutants regardent de tous leurs yeux, écoutent de toutes leurs oreilles. Par leur intermédiaire, le lecteur, lui aussi, dévisage les mathématiciens illustres qui composent l'auditoire, perçoit leur fièvre avant l'intervention de Hilbert, dont on savait qu'elle serait marquante, assiste aux discussions après. L'auteur excelle à redonner vie aux débats de l'époque, et le lecteur s'amuse en constatant que, comme les nôtres, ils mêlaient oppositions intellectuelles loyales nourries d'estime réciproque, animosités personnelles, vexations d'amour-propre...

Les deux héros du roman n'oublient pas de profiter de la vie parisienne. Ils fréquentent des artistes marginaux, inconnus à l'époque et désargentés, ce qui

donne à l'auteur une belle occasion de croquer sur le vif cet autre milieu – et au lecteur la joie de voir un certain Pablo Picasso (l'un de ces inconnus...) se faire expliquer des mathématiques !

Nos deux Grecs sont pris dans les remous qui agitent leur pays. L'un d'eux, en 1920, est sur le point d'obtenir un poste dans une université créée en Grèce sous l'impulsion de Carathéodory (ce mathématicien, qui a laissé un nom en analyse, fut aussi un administrateur brillant). Mais, des troubles ayant éclaté en Asie Mineure, l'université ne vit jamais le jour.

Plus que les mathématiciens et les circonstances historiques, toutefois, les mathématiques elles-mêmes – et leurs questions éternelles ! – font la substance du roman. Là, je ne puis en dire plus. Non que l'auteur ait échoué à les exposer de façon compréhensible



à tous – au contraire, il y réussit fort bien. Seulement, elles éclairent le mobile du crime, donnent la clé de l'énigme.

Raconter l'intrigue d'un roman policier, cela ne se fait pas. Il se peut que Gödel ait une responsabilité morale indirecte dans le meurtre, mais chut ! j'en ai déjà trop dit.

→ Didier Nordon

→ SCIENCE ET SOCIÉTÉ

Eternit, la fibre tueuse

Gianpiero Rossi

La Découverte, 2012
(168 pages, 14,50 euros).

Pour dénoncer l'un des plus grands scandales sanitaires de l'histoire, celui de l'amiant, l'auteur nous fait revivre l'histoire de la petite ville italienne de Casale. Située au cœur du Piémont, la cité est entièrement dépendante, au plan économique, de l'usine de traitement de l'amiant, ouverte dans les années 1950. L'augmentation alarmante, parmi les ouvriers de l'usine, de cancers de la plèvre, le mésothéliome, est d'abord vécue comme une fatalité avant de provoquer un réveil salutaire dans la population. Journaliste à *L'Unità*, puis rédacteur en chef de l'hebdomadaire *«A»*, G. Rossi a suivi toute l'affaire et déroule pour nous ces 30 années de drames et de combats pour que soient enfin reconnues d'abord la responsabilité de l'amiant dans la survenue du mésothéliome, puis celle de la multinationale *Eternit* qui a poursuivi l'exploitation de l'usine tout en sachant les risques encourus par la population.

L'intérêt de ce livre tient autant au fond qu'à la forme. Le style narratif est fluide, souvent poignant. L'excellente traduction laisse intactes toutes les nuances des sentiments habitant les protagonistes. Tout en respectant le fil de l'histoire, l'auteur recentre le récit sur trois « lieux » symboliques, partant du plus intime pour aller au plus collectif. Une famille ordinaire, rattrapée par « l'épidémie » de mésothéliome, l'usine, Léviathan ambivalent, maudite mais seule richesse de

Brèves

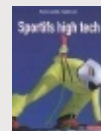
PENSER LA VIOLENCE DES FEMMES

C. Cardi et G. Pruvost

La Découverte, 2012
(442 pages, 32 euros).



On découvrira dans cet ouvrage troublant un inventaire des violences exercées par les femmes, dont l'intensité, la cruauté et la récurrence sont comparables à celles de la violence des hommes, même si cette dernière est plus ample et traditionnellement plus acceptée. L'ouvrage porte aussi sur la représentation de cette violence, que l'on dénonçait dans le passé comme aberrante, tandis que les héroïnes de cinéma aussi sexy que violentes se multiplient aujourd'hui.



SPORTIFS HIGH TECH

N. Lanotte et S. Lem

Belin, 2012
(160 pages, 23 euros).

Déjà entendu parler du « doping technologique » ? Depuis qu'en étudiant de près le nageur Johnny Weismuller, les coachs japonais ont transformé en cinq ans leurs petits athlètes en médaillés d'or, le sport de haut niveau est devenu affaire d'avantages techniques, qu'il s'agisse de gestuelle ou d'accessoires. Ce livre en brosse un tableau plein de science.

LA PRÉHISTOIRE DES AUTRES

Nathan Schlanger et Anne-Christine Taylor

La Découverte/INRAP, 2012
(337 pages, 28 euros).



Inventée en Europe, la science préhistorique reste eurocentrique, de sorte que les sociétés non occidentales semblent n'avoir quitté leur préhistoire qu'avec l'arrivée des Européens. Le colloque dont est issu ce livre était un effort pour, en croisant les regards anthropologiques et archéologiques, faire éclater l'évidence que la même profondeur temporelle existe partout, quelle que soit la distance d'une culture avec sa propre préhistoire.

Brèves



À LA RECHERCHE DE TROUVÉ

Kevin Desmond
Pleine Page, 2012
(204 pages, 15 euros).

Tricycle électrique, oiseaux mécaniques, bateau à moteur électrique, lampe frontale, épées et bijoux lumineux sont quelques-unes des nombreuses inventions de Gustave Trouvé, touche-à-tout prolifique du XIX^e siècle. Au fil d'extraits de lettres, brevets, gravures et ouvrages d'époque, l'auteur dresse un portrait vivant de cet inventeur oublié qui a inspiré nombre d'objets modernes.

LES PLANTES ET LEURS NOMS

François Couplan
Quæ, 2012
(224 pages, 36 euros).



Ce beau livre consacré à l'étymologie des noms de plantes plaira au lecteur curieux des mots comme à celui curieux de la nature. On y découvre une parenté inattendue entre l'orchidée et l'avocat : à cause de leur forme, les orchidées tirent leur nom du terme grec signifiant testicule, et l'avocat d'un mot aztèque ayant ce même sens. On apprend aussi que la fleur de la véronique ressemble à l'empreinte du visage du Christ, d'où son nom (vraie image : *vera ikona*).



LE CAMION ET LA POUPÉE

Jean-François Bouvet
Flammarion/NBS, 2012
(230 pages, 19 euros).

Chercher si les différences entre les cerveaux des hommes et ceux des femmes sont d'origine naturelle ou culturelle mène l'auteur à une enquête étonnante. Par exemple, le rapport entre la longueur de l'index et celle de l'annulaire y joue un rôle inattendu. Se fondant sur des résultats récents de génétique, l'auteur conclut à une certaine sexualisation du cerveau, mais se hâte d'ajouter que celle-ci n'entraîne aucune différence d'aptitudes.

la région, enfin la ville, avec sa réalité mortifère quotidienne, mais aussi ses doutes et ses débats. Il aura fallu la pugnacité d'une poignée d'habitants pour qu'émerge une prise de conscience indignée de la réalité, s'opposant à la fatalité ambiante. Ce combat du pot de terre contre le pot de fer semblait pourtant perdu d'avance. Contre toute attente, il s'est soldé par une victoire exemplaire : le 13 février 2012, après que l'amiante est interdite sur tout le territoire italien, les dirigeants d'*Eternit* sont condamnés par le tribunal de Turin à 16 ans de prison.

Au-delà du récit, la postface pour l'édition française donne la parole aux trois principaux leaders de ce combat. Ils reviennent, avec le recul nécessaire, sur ces années de lutte et tirent des conclusions qui font écho à l'interview du procureur de Turin et d'une juge d'ins-



truction parisienne. Malgré les différences entre les systèmes judiciaires de part et d'autre des Alpes, ceux-ci élargissent le débat et tracent les voies possibles pour que de telles catastrophes environnementales et sanitaires ne puissent se reproduire : à méditer !

→ Bernard Schmitt
CERNh, Lorient

→ GÉOGRAPHIE

Paris coule-t-il ?

Magali Reghezza-Zitt
Fayard, 2012
(250 pages, 19,80 euros).

Le risque d'inondation a fait depuis une vingtaine d'années l'objet d'analyses nouvelles, tant dans la compréhension des inondations historiques que dans l'évaluation du risque dans nos métropoles contemporaines. Dans un langage qui dénote un rare talent de vulgarisation, l'auteure s'attache à rendre accessibles au grand public les questionnements savants sur la vulnérabilité de l'espace parisien aux inondations, et elle pose la question des réponses apportées face au risque de crue centennale en région parisienne.

Une crue centennale coûterait quelque 17 milliards d'euros et causerait dix fois plus de dégâts qu'en 1910. Elle immobiliserait les réseaux de transports pendant deux mois, nuirait au tourisme et l'inaccessibilité des sous-sols de la Défense et du cœur de Paris bloquerait une partie du commerce mondial. Paradoxe : « La conscience du risque reste faible alors que la mémoire du risque est forte. »

La vulnérabilité parisienne pose des questions politiques. Comment une puissance mondiale peut-elle laisser son cœur économique et culturel sous la menace d'un phénomène naturel que la densité urbaine aggrave ? Prévenir le risque par une gestion plus fine des grands réservoirs de la Seine, et par une participation plus forte des experts aux débats publics sur les plans d'amé-



nagement urbain permettrait de dépasser la « stratégie Pampers » élaborée depuis la crue de 1910. M. Reghezza-Zitt développe des idées utiles aux décideurs publics : la question de la gouvernance du risque, aujourd'hui enchevêtrée en un mille-feuille administratif et politique, qui empêche une prévention claire ; la question du choix politiquement compliqué entre protection du territoire par blocage de la densification urbaine et la poursuite du développement du tissu industriel ; la question de l'acceptation du risque par l'opinion publique, qui limiterait l'inévitable chasse aux responsabilités. À l'aide de comparaisons claires et fouillées avec d'autres catastrophes, elle plaide pour « l'adaptation au danger et au changement ». Ni catastrophisme, ni fatalisme, ni espérance en la toute-puissance de la technologie et de l'État : l'auteure en appelle à la définition publique et collective d'un « risque acceptable ».

→ Hugo Billard
EHESS, Paris



Retrouvez l'intégralité de votre magazine et plus d'informations sur :
www.pourlascience.fr